

Chanvre et lin

Autor(en): **Chambaz, Octave**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **47 (1909)**

Heft 36

PDF erstellt am: **20.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-206259>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haassenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

A LA FOSSE AUX OURS

ÊTES-VOUS allé à Berne avec de jeunes compagnons de voyage? Vous avez dû remarquer que, bon gré mal gré, vos pas vous dirigent droit à la fosse aux ours. Sans doute, vos petits amis sont tout heureux de descendre à la grande cave et de faire sonner les douves du foudre que remplissaient de cent chars de vin vaudois nos anciens seigneurs et maîtres; ils considèrent d'un œil curieux la fontaine de l'ogre; s'arrêtent ravis, midi sonnant, devant la grande horloge où chante le coq, tandis que ronde une bande d'ours; la promenade sous les arcades aux massifs piliers ne les laisse pas tout à fait indifférents; mais tout cela, ils l'expédient hâtivement, en quelque sorte comme une politesse obligée, comme un de ces devoirs auxquels ne sauraient se soustraire des hôtes courtois. A l'école ou à la maison, ils ont appris qu'elle se trouve au bas de la ville, à l'est, de l'autre côté du pont de la Nydegg, la fameuse fosse où la capitale de la Suisse expose, avec fierté, ses armes vivantes. A la fosse, à la fosse! disent leur voix, leurs regards, leurs mollets nus, et, pour peu que vous le vouliez, ils y galoperaient sans souci des bonnes femmes et des graves fonctionnaires que bousculeraient leurs gambades.

Au fait, ils ne seraient pas les seuls à courir. Que de voyageurs d'âge mur n'avons-nous pas vu descendre à l'Aar à pas pressés, quand ils ne prenaient pas le tramway! Allemands aux besicles d'or, Français sautillants, rieurs et bavards, flegmatiques Anglais, aux longues jambes sèches, confédérés du centre, de l'est ou de l'ouest, tous s'en vont comme des enfants à la fosse aux ours.

Dans leurs deux hémicycles, messieurs les plantigrades continuent de se porter à merveille. Ce sont des rentiers de l'espèce la plus heureuse. Ils possèdent en propre des titres de banque, dont ils n'ont pas la peine de détacher les coupons. La hausse ou la baisse, les impôts, la cherté croissante des vivres, les soucis des riches et des pauvres, rien n'altère leur belle humeur ni ne les empêche de prendre de l'embonpoint. Mani, le chef de la bande, engraisse même trop. Cet été, il consentait bien à faire le beau pour avoir une carotte ou un fruit, mais il n'y avait pas moyen d'obtenir de lui le moindre pas de la solennelle valse bernoise qu'il esquissait encore à Pâques. S'il suit cette pente de la paresse, il finira par faire honte à sa famille et à toute la ville. Madame son épouse ne danse pas non plus, mais elle manifeste sa joie avec toute la vivacité et la grâce dont elle est capable, se roulant sur le dos et croisant sur sa poitrine ses larges pattes dans un geste de pieuse reconnaissance. C'est une personne bien élevée. Dans la fosse voisine, ses trois enfants folâtraient comme des amours d'ours, se pourchassant, culbutant, boxant pour rire ou se mordant pour de bon, quand tombe entre eux une friandise que tous trois convoitent. Mais quel estomac déjà chez ces chérubins! Du matin au soir, le bon public

les gave sans qu'ils semblent jamais repus! Ils montrent, ainsi que leurs parents, une préférence marquée pour les oranges, et rien n'est plus drôle que de les voir les ouvrir d'un coup de griffe et en gober la pulpe juteuse en deux rapides aspirations.

Nos amis de Berne nous pardonneront-ils de le dire : malgré leurs gentillesse, malgré l'expressive mimique de leurs lèvres mendiante, les habitants de la fosse lassent assez vite leurs visiteurs, ceux-là d'entre eux du moins qui n'ont plus douze ans, et souvent il est plus divertissant d'observer le cercle même des curieux, d'entendre leurs rires et leurs propos. Ce cercle est formé d'anneaux des plus disparates : dames et messieurs élégants, pauvres bougres, militaires, écoliers en vacances, époux dans le plein de la lune de miel, blasés, naïfs admirateurs, vieilles filles, vieux beaux, étudiants, bonnes d'enfants, magistrats, portefaix, étrangers, indigènes, Bernois de la campagne et Bernois de la ville.

Restreint est le nombre de ces derniers à l'heure des affaires; ils ne font que jeter en passant un coup d'œil à la ménagerie nationale, uniquement pour se convaincre que les chers *muts* sont toujours là et ne donnent aucun signe de maladie; puis ils reprennent le chemin de leur bureau ou de leurs sombres boutiques, le cœur délicieusement remué à la vue de la foule attentive, à l'ouïe des exclamations des petits Welsches. Que ceux-ci, après s'être arrachés aux charmes de la fosse, regagnent les bords du Léman ou du lac de Neuchâtel sans s'arrêter aux statues de Bubenber ou d'Erlach, non plus qu'à l'imposante façade du Palais fédéral, sans manifester le désir de grimper à la tour ajourée de la cathédrale ou de contempler, au soleil couchant, les neiges roses de la Jungfrau et de la Blumlisalp, — le bourgeois de Berne ne leur en voudra pas, car ils ont vu les ours.

Ils les ont si bien vus, en nature, en pierre, en bronze, en bois, en ivoire, en sucre, dans toutes les rues, sur le coton ou la soie des drapeaux, que dans leur esprit se confondront longtemps Mani père, Mani mère, Mani fils ou fille, et les bons Bernois, leur ville, leur histoire, toutes leurs institutions.

V. F.

Logique déconcertante. — Explique-moi donc, cousine, comment il se fait que je sois brune, tandis que maman est blonde?

— Demande-le à son coiffeur!

CHANVRE ET LIN

JE ne pensais pas avoir l'occasion de revenir à nouveau sur la culture de ces deux plantes textiles. Puisque je suis amené à le faire, je remercie d'abord MM. A. Jullien et A. Roulier pour leurs aimables réponses¹ à l'enquête ouverte sur ce sujet, dans ces colonnes, le 25 mars dernier. Le premier ne m'en voudra pas de lui rappeler les renseignements complé-

¹ Publiées dans le *Conteur* le 21 avril et le 15 mai, sous les titres : *La question des rouets* et *...Mais où sont les rouets d'antan?*

mentaires offerts, lesquels seront en tout temps les bienvenus.

Je viens d'achever de prier ceux de nos lecteurs qui pourraient me fournir les adresses de personnes ayant semé du chanvre et du lin, en 1909, sur les terres fertiles de notre cher et beau pays romand, à me les communiquer (tout bonnement sur l'un de ces bouts de mince carton que ceux de Berne font vendre partout cinq centimes), si possible, avant le 15 septembre prochain.

Voilà pourquoi. Un élève de M. Gauchat, — le savant professeur de philologie romane de l'Université de Zurich, mieux connu dans nos provinces comme le directeur de la colossale entreprise du *Glossaire des patois de la Suisse romande*, — m'annonce qu'il se dispose à écrire une thèse sur les noms patois relatifs à la préparation du chanvre et du lin, jusqu'à ce que ceux-ci soient en état de filés.

Il s'efforcera, me dit-il, d'établir, dans son étude, les rapports existant entre la chose et le mot correspondant; par exemple en recherchant pourquoi nos divers patois emploient des mots si différents pour *braquer*, etc. Il examinera, à ce propos, la question de l'influence germanique dans notre terminologie, laquelle est assez forte, puis tâchera d'expliquer les causes de cette influence, attendu qu'il paraît avéré que la culture qui nous occupe était très florissante en Gaule lors de l'invasion des Germains.

Vous le voyez, la dissertation que nous promet cet étudiant a de quoi faire venir l'eau à la bouche aux amis du patois et des travaux d'érudition.

Afin de se renseigner aux sources mêmes, il parcourra nos cantons en automne; car, ainsi qu'il le précise, il tient à assister personnellement aux « manipulations ». Quant à moi, je me réjouis, lorsqu'il passera chez nous, de lui serrer la main bien cordialement et bien fortement. J'ai vu cette année, dans mon voisinage (ayant honte de l'avouer en français je le fais sans vergogne en patois), *traï carroz dè tse-nèro et atant dè lin*, je pourrai le conduire triomphalement à Chavannes-le-Chêne, Combremont-le-Petit et Forel sur Lucens, et là nous ferons manipuler le monde en sa présence.

Il arrivera probablement chargé (pardon, j'allais laisser échapper la façon de parler, tant elle nous est familière ici, « chargé comme un bourrique »), muni plutôt d'un appareil photographique pour croquer les scènes du *battorage* et du *sérantage*. Son sac, il n'y a pas à en douter, sera bourré de fiches, carnets et calepins, prêts à recevoir notes et notules.

Désirant tout savoir, il questionnera un peu à tort et à travers. On le trouvera curieux et singulier. Il sera opiniâtre et patient, patient surtout; et cachera beaucoup de vraie science et de noble enthousiasme sous des dehors simples et une allure modeste, ce qui fera dire : *Hein? y parle pas de mine çui-là! On dirait pas de le voir.*

Il faudra lui répéter plusieurs fois le même mot, vu qu'il s'astreindra à noter avec une exac-

titude rigoureuse, par signes conventionnels — connus de lui seul, à part de rares initiés — les sons variés provoqués dans la bouche du patoisant par l'émission des vocables.

S'il va à Chavannes sur Moudon et qu'il y rencontre la même brave paysanne que j'y vis il y a quelques années, et qu'elle lui répète ce qu'elle m'affirmait : « *Braquer, batioler, c'est patois ; en bon français on dit *brigonner*...* », il dressera l'oreille et inscrira diligemment les trois expressions.

Il voudra visiter en détail le *batiol* (où en existe-t-il encore de ces vieux *batiol* ?) et se fera expliquer ce que l'on entend par *pyèyon* et *combà*. Il ira dans les prés *doux*, où l'on met *nézi*, et en reviendra avec ses bottines pleines d'eau, mais ne s'en plaindra pas s'il a pu recueillir une locution précieuse ou un terme intéressant.

Nous attendons donc de vos nouvelles, ô hommes et femmes de Bourdigny, Bramois, Villarboud, Lignièrres, Lignerolle et autres lieux ! Voyons, ne me faites pas crier dans le désert ! Allez-y de votre large trait de plume, saupoudré d'une pincée de sel gaulois, et cela pour la plus grande joie de notre ami ; lequel vous en gardera, à vous et à vos chênvières, le souvenir le plus reconnaissant.

Rovray (Gros-de-Vaud), ce 27 août 1909.

OCTAVE CHAMBAZ.

Au cours d'allemand. — Le professeur à son élève :

— Jean ! pourrais-tu me dire comment on traduit perroquet ?

— Papagei, monsieur.

C'est bien, mon garçon. Et perruche, alors ? L'élève, après un moment de réflexion :

— Mamagei, monsieur !

LÈ DOU TSACHAO

A-TE que la tsasse que l'a recoumeinci. On ein vâo oûre dâi débordounâie dein lè bou, dein les truffiâre ! S'ein vâo racontâ dâi z'affère et s'ein vâo bâire dâi boune botolie ! Gâ lè counet et lè dzenelhie : poure bite ! se vo z'ira pî dâi lâivre âo dâi caille, vo z'arâi bin mein à risquâ !

Ora, quo que sâi pao itre tsachâo, lâi a rein qu'à allâ vè monsu le préfet : vo lâi bailli voutra mounia et vo baille on papâi que lâi dîant on *permi* et avoué cein vo pouâide alla à la tsasse tota la sainta-dzornâ se vo voliâi. Ma dein lo vilhio teimps, lè z'affère sè manigançavant pas dinse : nion n'avâi lè drâ de teri que lè dzein dâi tsati que mimameint dâi coup l'étant tellameint tsérope que payîvant dâi z'ovrâi po alla à la tsasse po lau compto.

Lo tsatlâin de pè Molie-âi-piau l'avâi dinse eingadzî dou tsachâo, Djan à Niton et Pierro à Bordon, po lâi terî sè lâivre. Lau baillive trâi francs pè bite, mais faillâi que sâi on *père*, po cein que lo tsatlâin ne voliâve pas qu'on lâi tyée lè *mère* po ne pas tot anéanti pè sè boû. Adan se tyavant onna mère, lè leu que dèvesant payî trâi francs âo tsatlâin. Lè cein que pouâve bourlâ Djan à Niton que l'apportâve adî atant de mère que de père, tandu que Pierro à Bordon rêussessâi jamais que d'apportâ dâi père et terîve dâi boune pognie.

— Bâogro de fou, que desâi Pierro, tè faut fère atteinchon dèvant de terî et tsouyi lè mère.

— Vâi-mâ, à quie lè recougnâi-to quand traquant quemet l'odra.

— Oh ! lè bin facilô : lè mère châtant ein lèveint lo cul pllie hiaut que lè père.

Et du clli dzo, Djan à Niton ne terîve pllie rein que dâi lâivre que levâvant pas trâo lo cul por corre et tot parâi ie tyâve et l'apportâve adî âo tsatsi atant de mère que de père, que cein fasâi pèri de radze clli pouro Niton.

On coup que l'avant bu quartetta einseim-

blie, Djan à Niton, tot motset, desâi dinse à Pierro à Bordon :

— Tot parâi, tè que t'i boun' enfant, te dèvetrâi bin mè dere, ma à de bon, quemet te fâ po rein apportâ que dâi père âo tsati.

— Oh bin ! lo vu prau tè dere, que repond Bordon, ie tyo tot cein que pu : lè père, lè z'apporto âo tsati et lè mère on les medze à l'ottô.

MARC A LOUIS.

Macabre. — Un jeune homme décavé vient de perdre son oncle.

En grand deuil, il se rend au domicile du défunt, où l'attend un notaire.

Lecture est donnée d'une lettre dans laquelle l'oncle déclare ne laisser aucun bien et demande à son neveu — le dernier parent qui lui reste — de vouloir bien faire incinérer sa dépouille mortelle.

Encore qu'il soit furieux d'une nouvelle à laquelle il ne s'attendait pas, le neveu ne peut se soustraire au pieux devoir qui lui est demandé.

H procède à toutes les formalités nécessaires pour l'incinération.

Au moment, où on lui remet cérémonieusement les cendres de son oncle :

— Eh ben ! s'écrie-t-il, pour le coup v'là des cendres dont j'ai jamais vu la braise ! H.

FATALITÉ

APRÈS de nombreux refus prétextés par maintes peurs de dérangements, tante Julie s'est enfin décidée à aller en vacance « à la campagne », chez tante Louise.

Tante Julie et tante Louise sont deux sœurs, deux vieilles sœurs, très longtemps séparées par le destin, mais toutes deux vieilles filles et maniérées.

Ce qui n'empêche pas que tante Louise a fait de son mieux pour recevoir tante Julie ; elle s'est littéralement « fendue en quatre ». « Pensez-vous, il y a tantôt quinze ans au moins qu'on ne l'a revue, cette dame de la ville. Elle aurait pas seulement fait deux pas pour moi mes poules et mon Minet. Enfin, pourvu qu'aujourd'hui elle soie bien et qu'on puisse un peu la désennuyer, c'est l'essentiel. »

Tante Julie est bien arrivée, quelque peu essoufflée, mais cet accueil franc, cordial, dans ce logis gai, bien propre, la met vite à son aise. On bavarde, on soupe, puis on va se réduire avec la perspective d'un joyeux lendemain.

A la lumière vacillante d'une lampe, tante Julie se déshabille. La chambre est coquette, le lit bon. Comme elle va dormir ! Allons !

Pourtant, tante Julie s'arrête tout à coup. L'idée lui est venue qu'il lui manque son habituel lumignon sans lequel elle ne peut s'endormir. Que faire ? La bougie durera deux heures au plus ! Déranger sa sœur qui peut-être dort déjà ? — « Bah ! tant pis ! j'ai le temps de m'endormir avant que la bougie ne soit consumée, puis la fatigue de la route aidant, il n'y aura plus crainte d'éveil. Allons ! bonne nuit ! »

Tante Julie s'est déjà retournée une fois, deux fois, trois fois. A chaque changement de position, son œil angoissé regarde la bougie fondant sous la lumière éphémère qui la consume. Et le sommeil ne vient pas, ne veut pas venir ! alors que l'obscurité complète, l'obscurité affreuse, effrayante, fantasque, avance à grands pas !

Tante Julie a pris une résolution subite, hardie, comme on en prend dans les grands cas ! En costume léger, elle est allée frapper à la porte de la chambre où sa sœur dort.

— Quoi ? qui est là ? répond une voix angoissée.

— N'aie pas peur, c'est moi, Louise, tu n'aurais rien un lumignon à mon service ? Je ne suis pas fichue de dormir dans l'obscurité.

— On va voir, je pense bien que oui.

Voici les deux vieilles sœurs furetant par la

cuisine, par l'appartement. On a vite trouvé un verre et un peu d'eau ; l'huile aussi a été tirée de son coin. Il a été plus difficile de mettre la main sur un lumignon, enfin on y est.

Mais le diable est que le lumignon ne veut pas tenir sur l'huile, malgré tous les efforts des deux tantes. Chaque nouveau moyen proposé rate : Le papier s'imbibe et devient mou ; sur un bout de bois, le lumignon ne se tient pas en équilibre ; il faudrait un peu de liège.

Impossible pourtant de découvrir dans la maison un bouchon convenable ; enfin, on en découvre un tout petit, d'une bouteille de pharmacie et... nouveau désespoir, la rondelle qu'il fournit, trop petite, tourne sous le poids du lumignon.

Les deux tantes sont désespérées.

— Mon tè que nous sommes bêtes, dit tout à coup tante Louise, j'ai tielque chose qui ira épatamment ! Tu verras !

— Quoi ? quoi ?

Mais sans répondre, elle est déjà partie, trotinant d'une pièce à l'autre, puis revient triomphante, tenant dans sa main un petit écou.

— C'est pourtant vrai, dit tante Julie, et dire que nous n'y avions pas pensé plus vite. Celui-là est juste de bonne grandeur !

Délicatement, avec précautions, tante Louise dépose son support improvisé sur le liquide huileux, le met dans la bonne position, puis le lâche... ciel ! Les deux femmes poussent un grand cri, se regardent stupéfaites et partent d'un immense éclat de rire, que l'écho répète longtemps :

— Que nous sommes pourtant bêtes, dit enfin tante Julie, dans une crise de rire.

— Et dire que nous n'y avions pas pensé, ajouta tante Louise.

L'écrou est, je crois, encore au fond du verre.

DEVINE.

LE MAÎTRE-ESCLAVE

PLUS que jamais, le monde est assoiffé d'émancipation, de liberté, d'espace. Ce besoin ardent n'est pas étranger sans doute aux progrès si surprenants de l'aviation. Notre planète est trop petite pour ses habitants. Les moyens de locomotion en usage aujourd'hui sont si rapides et si nombreux que l'espace leur manque pour se donner carrière ; en moins de rien on est au bout du monde. Les montagnes faisaient obstacle à sa course échevelée : l'homme a passé dessous ou plutôt dedans. Il veut passer dessus maintenant, bien au-dessus ; c'est l'air qu'il lui faut, l'air où rien encore ne limite son ardeur de vitesse et d'activité : ni frontières ni lois ni règlements, surtout ni douaniers ni gendarmes chargés de les faire respecter.

Lois et règlements ! Mais cette cotte d'acier, en dépit de ses mailles de plus en plus rigides et serrées, craque de toutes parts sous les efforts de l'homme qui ne souffre plus d'entraves à son besoin d'action et de liberté.

L'essor superbe des idées, des sciences, des arts, du commerce, de l'industrie, fait oublier les divergences de races, de peuples, de confessions. Insensiblement, les frontières s'abaissent, s'effacent. Dans la grande mêlée économique, le protectionnisme commercial et industriel, que brandissent encore désespérément quelques attardés, fait songer au fusil à pierre de nos arrière-grands-pères, plus dangereux pour celui qui s'en servait et son entourage que pour l'ennemi.

Plus on perfectionne les engins de guerre et moins on songe à s'en servir. Ils semblent qu'ils soient déjà destinés à n'être jamais que des articles de musées.

Hier, on a découvert le pôle nord. Demain, ce sera le tour du pôle sud. Après demain que sera-ce ? Le mouvement perpétuel, peut-être ! Qui sait ? En tout cas, il ne nous surprendra guère ; il nous trouvera déjà joliment entraînés.